Document generated on 06/02/2025 2:49 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Zap

Bertrand Bergeron

Number 29, Spring 1992

Écrans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3698ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bergeron, B. (1992). Zap. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 5–9.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ZAP

BERTRAND BERGERON

Auparavant, j'habitais un troisième, toit mansardé, lucarnes, des fenêtres sur les quatre côtés de la maison, un point de vue magnifique dans un quartier de résidences unifamiliales qui s'en tiennent à des rez-de-chaussée, une vue splendide sur la ville, toute la ville et, plus loin, à l'ouest, les Appalaches, les rougeurs de l'automne, coucher de soleil dans les montagnes. Un paradis.

Du moins si l'on s'en tient à cet aspect des choses. Car le toit mansardé, les lucarnes et les Appalaches n'ont rien pu contre la séparation puis le divorce à l'amiable n'est-ce pas, mais la pension alimentaire tout de même. Si bien que le toit mansardé, les lucarnes et la vue sur les Appalaches, tout se paie, j'ai dû déménager.

À présent, j'habite un rez-de-chaussée confortable, qui le serait davantage si l'architecte avait songé à l'usage quasi indispensable de garde-robes ! Et puis il m'a fallu compter avec ce fait, nouveau pour moi : lorsqu'on loge au rez-de-chaussée dans une petite ville et que la promenade en début de soirée y fait tradition, l'usage de stores ou de rideaux s'impose si l'on croit encore au concept de vie privée.

Quoiqu'il soit possible de ruser. Les piétons profitent de regards furtifs à la seule condition qu'on ait allumé une lampe ou un plafonnier. Autrement, on habite encore un troisième, le toit mansardé, les lucarnes et les Appalaches en moins.

Mais si je m'en remets au voisinage, il semble que je fasse la fine gueule avec cette réserve au sujet des promeneurs. Car les voisins, ceux qui habitent les rez-de-chaussée des alentours, ne se préoccupent guère de stores ou de rideaux tirés à la tombée de la

nuit. Même si je crois à n'en pas douter que le terme paranoïaque échappe à leur vocabulaire, je me suis gardé de leur souffler mot de mon embarras face à cet état de choses.

D'ailleurs, pour être tout à fait franc, je m'entends plutôt bien avec tout le monde. Je les vois peu, les salue poliment, leur lance les phrases d'usage sur l'hiver qui n'en finit pas, l'été qu'on aurait souhaité plus chaud et moins pluvieux, toutes ces attentions qui font de vous un voisin agréable qu'on aidera si, par mégarde, sa voiture s'engage dans un banc de neige.

D'ailleurs, chez moi, le soir, rien ne me force à allumer.

Du temps où je vivais avec Jeanne, en gens éduqués, nous écoutions peu la télévision. Mais quand on se retrouve seul, que le repas du soir est affaire de sauvette et que les Appalaches deviennent un vague souvenir, on se retrouve comme malgré soi devant le téléviseur. De là à s'abonner à un câblodistributeur pour se libérer des deux seules chaînes disponibles depuis une antenne, puis à s'acheter un magnétoscope pour cesser d'être l'esclave de programmations sans imagination, il n'y a qu'un pas, c'est-à-dire six mois d'impatience et d'économies.

Et c'est à ce moment qu'on fait la découverte d'une merveilleuse invention : la télécommande. À ce sujet, il est des choses qu'il vaut mieux taire. En tout cas, ce sentiment de puissance, celui qui vous permet de rendre silencieuse une réclame publicitaire ou de vous libérer en une simple pression d'un feuilleton... qu'on retrouvera trois chaînes plus loin, mais qu'importe ! on ne peut nier ce sentiment de puissance, celui qui vous affranchit de toute forme de servitude... télévisée.

À moins, bien sûr, que cette télécommande ne fasse défaut. Heureusement, avec les garanties qu'on fournit à notre époque, on a tôt fait de se pointer chez son vendeur pour lui expliquer le problème : « Parfois, au beau milieu d'une émission, mon téléviseur change tout seul de chaîne ! Imaginez ! » Par chance, le vendeur, fort de ses assises auprès de distributeurs entre lesquels la concurrence se fait féroce, aura tôt fait de remplacer l'engin défectueux. Du moins à deux ou trois reprises. Par la suite, on dirait qu'il se

montre soupçonneux. Il propose une hypothèse, une sorte d'interférence dans les ondes... entre voisins.

Il n'en fallait pas davantage pour que je devienne un fin observateur. En peu de temps, j'ai découvert la source de mon problème: mes voisins, ceux qui habitent le rez-de-chaussée de l'autre côté de la rue. Ils ne tirent jamais leurs rideaux. Mes voisins... je devrais dire le clan d'en face! Des gros! Tous des gros, le père, la mère, l'aîné, le cadet, les autres, tous les autres, des gros. C'était donc leur faute! Facile à découvrir: il suffisait d'avoir un œil sur son propre écran et de surveiller de l'autre, par la fenêtre, le moment où ceux d'en face changeraient de chaîne. Facile!

À trouver, oui. Mais le supporter, c'est autre chose! Imaginez: Schneider passe le disque à Lebeau; Lebeau, à Savard qui franchit la ligne rouge, ridiculise Foot, passe le disque à Corson qui, éprouvant de sérieux problèmes ces temps-ci, le refile de nouveau à Savard, Savard seul devant Tugnutt et... Mitsou qui apparaît là, devant soi, alors qu'un but a peut-être été compté par Savard — qui sait? son onzième en autant de matchs! Mais qui mobilise alors l'écran? Mitsou, en monochrome: parce que jamais on ne nous laisserait voir ça en couleurs à une heure où les enfants ne dorment pas encore!

J'avais donc trouvé mes coupables. Bien sûr, à l'époque où je vivais encore avec Jeanne — elle s'est toujours montrée si conciliante, toujours à l'écoute des autres, prête à tant pour faire plaisir, et puis elle savait si facilement m'amener à négocier —, à cette époque je me serais rendu à raison. J'aurais traversé la rue, frappé à leur porte, nous nous serions expliqués, une solution aurait été trouvée, je sais! Mais Jeanne, les lucarnes, les Appalaches... Et puis de toute manière, cette manie, le téléviseur, le magnétoscope, la télécommande, elle y était quand même pour quelque chose! Par défaut, si l'on veut... Alors, pas question que je la laisse, même en esprit, m'amener à concilier! J'étais atteint dans mes droits, je me défendrais.

Car si les ondes des télécommandes voyagent, aucune raison qu'elles le fassent en sens unique. C'est à ce moment-là que j'ai établi mon plan.

Il suffisait tout d'abord, prenant soin d'éviter la télécommande pour ce faire, de sélectionner une chaîne, une émission d'affaires publiques si possible. Chez mes voisins, on n'écoute pas ce genre d'émissions. Puis, par la fenêtre, j'observais. Je patientais. J'attendais. Par exemple, ce moment où, dans un combat sans pitié, un lutteur bardé de cuir s'apprêtait à asséner le coup de grâce à son adversaire en maillot rose. Alors, j'activais la télécommande, et Bernard Derome remettait mes voisins à la hauteur d'un débat... convenable ! Une victoire inespérée !

Je n'aurais jamais cru qu'il fût si simple de déclencher une explosion de rage. Et cela ne tenait pas à Bernard Derome lui-même. Pierre Nadeau, Gaston L'Heureux, voire même Denise Bombardier, tous parvenaient à mettre ceux d'en face hors d'eux-mêmes. J'avais gagné. Ils étaient furieux, mais démunis : il leur fallait au moins trente secondes avant que leur vienne la réaction adéquate... celle de réutiliser à leur tour la télécommande.

Hélas, une fois qu'ils eurent compris comment déjouer cette ruse, ils le firent de plus en plus rapidement. Et Mitsou, Roch Voisine ou... l'Amateur de serpent et les Jumeaux Roses me revenaient avec dégoût.

Ma tactique avait atteint sa limite. Je ne savais plus les contrer. Je repensais alors à Jeanne : car autant elle était conciliante, autant lui venaient sans cesse des idées nouvelles, des stratégies inventées sur le tas qui vous coupaient le souffle et vous rendaient de vous-même l'image du dernier des imbéciles de ne pas y avoir songé le premier ! Seulement Jeanne n'était plus là, il fallait trouver tout seul.

Je mis quelques jours avant que me vienne l'idée. D'ailleurs, mes connaissances en électronique me rendaient perplexe quant à la faisabilité de la chose. Mais, qu'importe, mieux valait un essai, fût-il raté, que l'inaction. Et, je l'avoue, c'était retors, perfide, pervers, sauvage, tout ce qu'on voudra. Sauf que dans le club des gros, il y avait une mère ! Et une mère ne laisse pas passer n'importe quoi !

Je me rendis donc à mon club vidéo. Cette journée-là, c'était le commis qui était de service. Heureusement. Parce qu'avec les

conseils que j'avais à demander, cela m'aurait embarrassé de m'adresser à la dame du soir. La cassette vidéo que je rapportai à la maison, c'était de la dynamite. À côté de cela, Mitsou ou Madona n'avaient qu'à se rhabiller, Vanessa Paradis passait pour une enfant de Marie.

Je pris soin de chercher, parmi les séquences du film, disons la plus... Les images les plus grossières, celles qu'une mère... Et j'attendis. Je surveillai l'écran d'en face. Et au moment où on s'y attendit le moins, zap!

Cela fit l'effet d'une bombe. J'avais depuis longtemps compris qui portait la culotte dans cette belle faune. Ce que fit la mère, simplement, me le confirma. Un triomphe, un véritable triomphe! Elle ferma le téléviseur!

J'avais trouvé. Et la silhouette maternelle qui, par la suite, remplit tout l'espace entre les tentures ouvertes, les poings sur les hanches, et qui scrutait on ne sait trop quoi, cette silhouette ne pouvait rien contre moi. J'étais dissimulé dans le noir de mon intérieur; et les Nordiques arrachaient aux Canadiens l'une de leurs rares victoires.

J'avais retrouvé la paix, je la croyais durable.

Mais un jour, confiant, absorbé par un débat public sur l'avenir écologique de la planète, il y eut de nouveau de l'interférence. D'une certaine façon, elle, en face, avait pris son temps pour bien préparer sa vengeance. Elle avait tout calculé, tout soupesé.

Les images qu'à distance *elle* me fit parvenir n'avaient rien à envier à celles dont j'avais brièvement gavé ses hommes. C'était cru, explicite, sans concessions. Je n'en revenais pas!

Il y avait si longtemps que j'avais vu Jeanne nue. Mais, de toute ma vie, jamais avec un autre!